

NORMA DUNNING

ANNIE MUKTUK

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR DANIEL GRENIER



**MÉMOIRE
D'ENCRIER**



ANNIE MUKTUK

ET AUTRES HISTOIRES

L'image de couverture est une œuvre
d'Annie Pootoogook.

L'artiste nunavutoise Annie Pootoogook (1969-2016), née à Cape Dorset, explorait et célébrait dans ses œuvres sa communauté nordique.

Fille des artistes inuit Eegyvuđluk et Napachie et petite-fille du célèbre Pitseolak Ashoona, Pootoogook dessinait la vie inuit contemporaine. Ses œuvres lui ont valu une reconnaissance nationale et internationale.

En 2006, Pootoogook a reçu le prestigieux prix Sobey pour les arts soulignant la vision singulière de l'artiste. Son œuvre a été présentée dans des expositions internationales d'art contemporain, dont la documenta 12 à Kassel, en Allemagne.

Le matin du 19 septembre 2016, le corps d'Annie Pootoogook a été retrouvé dans la rivière Rideau, à Ottawa.

Annie Pootoogook fait désormais partie des milliers de femmes autochtones disparues ou assassinées.

Norma Dunning

ANNIE MUKTUK

ET AUTRES HISTOIRES

nouvelles

Traduit de l'anglais (Canada) par Daniel Grenier

MÉMOIRE D'ENCRIER

*Ce livre est dédié à mes ancêtres passés, présents et futurs.
Ces mots sont les vôtres, écrits avec mon cœur. Je vous aime.*

ROUGE KABLOONA

KA-B-LOONA-rouge. Rouge kalona comme un Kabloona. Un petit rouge de Kelowna. C'est ça! Vaudrait mieux arrêter de boire du vin avant midi. Mais c'est si bon de sentir le liquide rouge me couler dans la gorge. Comme rentrer à la maison, au chaud et en sécurité. Ça existe, quelque chose de mieux que de rester chez soi pour se saouler dans sa propre cuisine? Le mari dans le Nord, parti faire sa part pour Dieu, pour la reine, pour son pays. La reine – tu te souviens quand elle s'est posée à Churchill? Quelle journée, quel émoi ça a causé! On s'était toutes bouclé les cheveux, rasé les jambes, on avait enfilé nos grosses parkas et on était parties à l'aéroport. Excitées à l'idée de voir la royauté descendre d'un petit avion pour nous saluer de la main. On s'en fichait qu'elle soit restée à peine une demi-heure, au moins elle était venue, non? Quelle fête on a eue à la Légion ce soir-là, les vieux airs des violoneux, les Aînés et les jeunes tous ensemble! On a dansé jusqu'aux aurores boréales. C'était magique. Rien qu'une bande d'Esquimaux les yeux remplis d'étoiles.

Esquimaux, tiens, en voilà un mot. Un mot blanc. Un mot blanc pour les Blancs, à s'enrouler autour de leur langue bien rose. Eskimo. Épelle-le comme tu veux, il va toujours goûter

la même chose, le *skid row* et ce qui vient avec. Je devrais m'allumer une autre clope. Roulées, les clopes, fais-les toi-même. Fais-le toujours toi-même. C'est le Nord qui te l'apprend, ça. Fais tout toi-même. La nourriture, les vêtements, le plaisir, beaucoup de plaisir. Inspire. Expire. Prends une bonne bouffée de ta bonne clope roulée sans filtre. Laisse les brins de tabac se coincer entre tes dents et ne va surtout pas te passer la soie dentaire, jamais. «Ha», que je marmonne à la cuisine vide. Ah, le Nord.

C'est là-bas que je l'ai rencontré. Un grand gaillard qui venait de la campagne, dans le Sud. Je suis tombée en amour avec lui à la seconde où on s'est regardés. Moi, la petite Inuk et lui, le gars de ferme qui vient juste de revenir de la guerre. Il était resplendissant dans son uniforme bleu. J'aurais fait n'importe quoi pour lui, c'est vrai. On a bu et on a dansé et on a ri. Je me sentais importante. Je me sentais blanche. Regardez-moi, regardez-moi danser avec ce beau Blanc. Il donnait un sens à mon univers.

On s'est mariés et j'ai reçu un nouveau nom. Je pouvais maintenant jeter mon vieux nom et personne n'en saurait jamais rien. Personne ne saurait jamais rien à propos de mes sœurs ou de mes mères ou de mon père. Je pouvais repartir à zéro. Je pouvais me réinventer. Sauf que, me débarrasser de cette couleur de peau, ça je ne pouvais pas. C'était, comme on dit, un inconvénient. Toujours à porter des manches longues, des pantalons longs. Des robes avec des bas de nylon noirs, des bigoudis toutes les nuits, du rouge à lèvres bien voyant chaque matin, chaque midi, chaque soir. Les autres, ils pouvaient bien penser ce qu'ils voulaient. Je n'avais pas à expliquer quoi que ce soit. Je n'avais qu'à être sa femme. Ils n'avaient pas besoin d'en savoir plus.

On s'est mariés parce que j'étais enceinte. Oh, allez, encore un verre de ce petit rouge de Kel, vas-y, mon vinier, fais glouglou dans ma coupe. Je la porte à mes lèvres, je laisse le tout huiler ma vieille tuyauterie. Ah, c'est bon. Ouais, si j'excelsais à une chose, c'est bien celle-là, j'avais appris ça à l'école,

d'ailleurs. Plein de jeunes filles entourées de prêtres et de frères et de sœurs. Le premier, ça a été le Père Mercredi. Il m'enferme dans la salle de pénitence et il me laisse là, seule, comme en isolation. Se pointe après le souper, la vaisselle est faite, récurée, ça brille. Les employés de la cuisine sont partis et nous voilà seuls. Il me dit de ne pas crier, plaque sa paume humide contre ma bouche. Arrache ma lourde culotte, l'armure de laine des petites filles.

M'enfonce le dos dans le mur et me déchire le corps comme un serpent. Je ferme les yeux, les larmes roulent sur mes joues, la morve me coule du nez. Mon cœur tambourine contre ce mur de ciment froid. Lui, il gigote, en avant en arrière comme un lièvre pris dans un collet. La douleur fait éclater des perles de panique sur mon front. Il a terminé. Remet son truc sous sa robe noire, retire lentement sa main de ma bouche. Me chuchote en français : « *Ferme ta gueule*¹ – chut, pas un mot sur ce qui vient de se passer. » Et il n'est plus là. J'entends le son de ses pas dans le corridor. Je me laisse glisser sur le sol de ciment et me mets à sangloter. J'ai mal. Je saigne. Je ne sais pas à qui en parler.

Sœur Mary arrive pour me laisser sortir de la salle. Elle voit le sang qui dégouline sur mes bas blancs. Elle pose elle aussi sa main sur ma bouche et me guide en vitesse vers la salle de bains. Entre deux pleurnichements, je tente de lui expliquer que c'était le Père Mercredi. Elle me dit de me taire. De ne pas bouger. Elle sort et revient avec une compresse de coton blanc. Elle me dit que ça va m'arriver chaque mois. Je tente de lui expliquer : « NON ! » Elle prend un air sévère et me dit : « *Oui, ma chère*². » Elle me tend la compresse et gesticule, comme pour me mimer la manière de l'installer dans ma culotte souillée, « entre les jambes ». Ça me fait rigoler de repenser à ça aujourd'hui. J'avais peut-être, quoi, neuf ans. Chaque mois, mon œil.

1 En français dans le texte.

2 En français dans le texte.

Encore le temps pour un petit cul sec. L'horloge de la cuisine me rappelle cet endroit. Le temps, rien de plus important, là-bas. Ouais, je les ai tous eus les uns après les autres. Tous les Pères. D'abord le Père Mercredi, puis le Père Jeudi, puis les Pères Vendredi, Samedi et Dimanche, sans oublier les deux autres larrons – les Pères Lundi et Mardi. Je n'ai jamais vraiment su leurs noms. Je leur donnais les noms des jours de la semaine. Selon le jour où ils se pointaient. Ça a duré six ans. Chaque soir.

On aurait dit que le mot se passait dans les corridors et je me ramassais dans cette salle chaque jour après l'école. Et j'ai bien fini par avoir à l'utiliser, cette compresse de coton à me mettre mensuellement entre les jambes, mais ça ne les a pas empêchés de continuer. Bah, non, ces vieux Pères-là, ils n'étaient pas du genre à s'en faire pour des niaiseries. Mais j'ai quand même appris quelque chose. J'ai appris à faire comme si j'aimais ça. Eux, ils ont appris qu'ils n'avaient plus à me mettre la main sur la bouche. Je respirais fort, ça sonnait comme un chant de gorge, je me déhanchais et je leur gémissais tendrement dans l'oreille. Ils pompaient et moi je priais. Je priais pour qu'ils brûlent. Je priais pour qu'ils meurent. Je priais pour qu'on vienne me délivrer de ce crisse d'enfer.

Une autre chose que j'ai comprise. Oh, allez, on allume une autre clope. J'ai compris qu'il valait mieux avoir des bonnes notes. Pas n'importe quel genre de bonnes notes. J'ai compris que si je devenais l'élève la plus brillante de la province en français, j'avancerais plus vite. Je serais comme une prisonnière qu'on laisse sortir grâce à sa bonne conduite. Les notes comptaient, alors j'irais les chercher. J'ai fini le secondaire un mois avant d'avoir seize ans. J'étais première de la province en français. J'avais été *francisée*. On me montrait en spectacle. On ne pouvait plus me cacher. On ne pouvait plus me garder dans la petite salle d'isolation. Même l'évêque avait entendu parler de moi, il est venu à l'école un jour, pour me serrer la main. Pendant qu'il me félicitait pour mes excellents résultats, je priais pour qu'il brûle avec les autres. Je lui ai servi mon sourire

qui disait va te faire foutre et je lui ai envoyé un clin d'œil. J'étais libre.

Oh, mon vinier est presque vide. Merde, j'aurais dû en acheter plus. C'est juste quand il n'est pas là que je me permets de faire ce genre de truc. Sinon, d'habitude, il faut que je joue l'épouse blanche. L'épouse blanche avec sa clôture blanche et son blanchissant et son javellisant. Ah, Esquimau, quel joli mot tout blanc.

Trop jeune pour m'occuper de moi-même, on m'a envoyée dans une famille d'accueil francophone. J'étais restée si longtemps dans cet enfer que j'en avais oublié le visage de mes mères. Mes sœurs, on me les avait arrachées des années auparavant. Je n'avais aucune idée de l'endroit où se trouvait ma famille. Ça n'avait pas d'importance. La plupart du temps, ça n'avait pas d'importance. Au moins, j'avais un vrai foyer, je vivais dans une vraie maison avec un vrai couple de petits vieux qui prenaient soin de moi comme si j'étais une espèce de princesse inuit³. J'avais ma propre chambre avec mes propres livres et une commode avec un miroir circulaire. J'étais bien.

Je travaillais dans leur restaurant et je recommençais à croire que la vie pouvait être belle. J'ai appris à faire la cuisine comme du monde, puis je l'ai rencontré, lui. Il m'a fait la cour comme si j'étais quelqu'un d'important. Il a refusé de m'embrasser à notre première sortie. J'ai remédié à la situation. On a eu une tonne d'enfants. Vraiment beaucoup d'enfants. Des enfants mur à mur. On a déménagé plus au nord. On a campé. Chassé. Pêché. On est allés chasser la baleine et on est allés cueillir des petits fruits. Et partout où on allait, on emmenait avec nous notre bande de morveux. Ah, c'est la belle vie, ça.

3 NDT : Inuit est le pluriel du terme inuk qui veut dire « être humain ». Bien que le terme inuit comporte la marque du pluriel, il est souvent utilisé dans le sud comme un terme invariable, ainsi l'autrice utilise parfois le terme « inuit » pour faire référence à une personne. Ce texte respecte l'utilisation des termes « inuit » et « inuk » par l'autrice.

On ne passe jamais vraiment à travers quoi que ce soit. On se contente d'aller de l'avant. Aller de l'avant pour pouvoir en rire. Aller de l'avant pour rester en vie. Aller de l'avant pour devenir vieux. Et quand il n'est pas là, tu peux te permettre de te souvenir pour de vrai, en sirotant un petit rouge de Kelowna et en fumant des clopes autant que tu veux. Après tout, c'est ça, être Inuit.

ELIPSEE

Au début, c'était quelque chose qu'on faisait une fois les enfants couchés. Sors le petit sac de pousses vertes duveteuses, la cocotte, et enveloppe ça dans le beau papier à rouler tout blanc. Tire fort dessus et laisse la fumée te tapisser les poumons. On se trouvait moins cons que le reste de la communauté. Pas de Johnny Walker ni de Captain Morgan dans nos vies, à nous. On était moins cons que les autres. La boisson de merde des Blancs s'est infiltrée partout dans la vie de nos familles et de nos amis. On ne buvait pas.

On fumait. Des tonnes et des tonnes de pot. On ne s'enfonçait pas les doigts dans le fond de la gorge au-dessus de la toilette chaque matin. Pas de rivières de dégueulis brunâtre, pas de flots de diarrhée jaune. On ne fumait qu'une fois avoir souhaité bonne nuit à nos bébés.

Nos bébés, nos magnifiques bébés inuit. On s'est assurés qu'il n'y avait pas un milligramme de blancheur en eux. On était en mesure de remonter notre arbre généalogique jusqu'aux années 1920, c'était bien mieux que la plupart des habitants de la mission. Et avec la documentation officielle du gouvernement, en plus. On était moins cons que les autres.

Elipsee, c'est ma femme. On est ensemble depuis les années du pensionnat fédéral. Ses cheveux noirs commencent à grisonner. Elle me faisait quand même encore des bébés à quarante ans, elle t'accumulait les petits bonshommes comme des jujubes dans un magasin de bonbon. Je la connais depuis toujours. C'est la première fille que j'ai embrassée. C'est la première fille à qui j'ai touché les seins. C'est la première fille que j'ai pelotée bien comme il faut. Elle est tout pour moi.

Elle est en train de mourir. Je n'arrive pas à imaginer le réveil sans elle à mes côtés. Cancer du sein.

Ça l'a frappée fort et elle tousse plus d'oxygène qu'elle en ingère. Elle sera toujours mon Elipsee. Ma fille à moi, la fille de la mission.

L'infirmière communautaire blanche vient nous rendre visite. Ils continuent de croire qu'on ne sait rien à rien et qu'on n'est pas capables de prendre soin de nous. À la minute où cette conne de blonde décampe, Elipsee me lance un regard, elle me dit toujours la même chose :

— Va chercher l'angakkuq. Elle sait quoi faire.

J'y suis allé, la chercher. J'y suis allé plusieurs fois. Rien n'a jamais fonctionné. On a arrêté de manger du caribou pendant un mois. On a arrêté de dormir dans le même lit. On a arrêté de s'embrasser. On a arrêté de se tenir la main lors des soirées de pleine lune. Il nous reste une dernière chose à essayer.

Il faut qu'on retourne vivre dans le territoire pour l'été au complet. Je ne sais pas si Elipsee va s'en sortir. On n'emmène pas les enfants. On sera seuls avec les esprits auxquels elle doit adresser sa demande de guérison. Plus sa douleur augmente, plus on fume. Ça lui fait un peu de bien et au moins ce n'est pas de la boisson. Il y a cette puanteur qui reste, un rappel de sa maladie. L'odeur du cancer.

Aujourd'hui, on prépare nos affaires. On apporte du bois, des allumettes, du pot, encore du bois, des allumettes, du pot, des boîtes de conserve de toutes sortes, des couvertures, la tente, du pot, une lampe à huile, une carabine, du pot, encore des couvertures. Ça n'en finit plus. On a emprunté le 4 roues

de mon ataata. On est des Esquimaux modernes, c'est en Honda qu'on s'enfoncé dans les territoires hostiles. Si ça prend ça pour la guérir, je me dis que ça aura valu la peine.

Mon nom à moi, c'est Josephee. Elipsee m'appelle Jo. Quand elle prononce mon nom, j'ai une raison de vivre. Quand elle prononce mon nom, je sais qui je suis, ce que je suis et pourquoi. Ça ne me fait pas plaisir de partir me balader dans la toundra. J'aime la routine qu'on a à la maison. La routine de nos deux bébés bronzés, Jake et Kuke, nos jumeaux. Nos seuls et uniques jumeaux. Ce sont eux qui nous permettent de rester ancrés dans cette communauté. Ils sont notre définition du mot « bonheur ».

Elipsee me dit :

— Jo, l'angakkuq dit qu'il faut qu'on aille vers le lac Nueltin. Qu'il faut rester pour le mois de juillet au moins. C'est là-bas qu'on va trouver la guérison.

Je ne peux pas lui refuser ça. Je ne peux jamais rien lui refuser. Ce qu'Elipsee veut obtenir de son Jo, elle l'obtient. Et c'est bien comme ça, elle est la première chose que j'ai vue dans ma vie.

Aujourd'hui, on prépare nos affaires. On empile et on empile. Les garçons courent autour du Honda. Ils n'ont pas compris qu'ils ne venaient pas avec nous. À trois ans, on ne comprend pas grand-chose, et c'est vrai qu'on n'a jamais passé une seule nuit loin les uns des autres. Ça sera peut-être difficile pour Elipsee, mais je vais être fort pour elle. On est le 29 juin. On part vers le nord, aucun de nous deux n'est jamais allé aussi au nord que ça. C'est notre dernière chance de trouver un traitement efficace. C'est la dernière chance qu'on a de remettre Elipsee sur pieds.

Papa nous a laissé des bidons d'essence à l'arrière de son vieux traîneau. Le traîneau dont il se servait pour la chasse, avant l'époque du Honda. L'époque où les chiens étaient l'équivalent des chevaux-vapeur, c'est eux qui nous emmenaient là où on voulait aller. Il a même laissé les skis du traîneau à l'intérieur, déposés contre un mur.

— Wow, le père, que je lui dis, on part juste pour l'été.

Il me lance un sourire, ses pupilles s'illuminent et il hausse les épaules. J'éclate de rire et lui envoie une taloche affectueuse sur l'épaule gauche. Le vieux bonhomme, il ne rajeunit pas ces jours-ci. On est loin du grand chasseur costaud d'autrefois, sa colonne est en train de se friper au même rythme que son visage. Il sourit de nouveau, hausse les épaules en se grattant le fond de la tête.

Il prend son souffle et me dit :

— Mon gars, fut une époque où j'emmenais ta mère sur le territoire. C'est le bon temps, ça, mon gars. Le bon temps.

Il me lance un clin d'œil, un petit coup d'épaule complice, puis éclate de rire. Ce n'est pas nouveau : imaginer ses parents en train de fourrer, c'est assez pour faire taire n'importe quel enfant. Peu importe l'âge que j'ai, ces images-là ne sont jamais les bienvenues dans ma tête.

Je lui rends son sourire en lui disant de se la fermer. Je l'assure qu'on va lui réserver une prière là-bas dans la toundra et que les esprits seront là pour lui. Il m'attrape fermement le poignet et approche sa joue de mon oreille en reniflant un bon coup. C'est sa manière de me dire : « Je t'aime. »

C'est hier que j'ai rapporté le 4 roues et le traîneau à la maison. Elispee était tellement contente. Elle allait guérir, les esprits allaient purifier ses seins. L'éclat dans ses yeux se répand le long de son corps jusqu'au bout des orteils.

Souvent, je la regarde et je me mets à imaginer à quoi ressemble le cancer quand il grandit en nous. Je me demande ce qu'il fait quand je suis au-dessus d'elle à la marteler de coups de bassin comme quand on avait seize ans. Est-ce que le cancer devient tout excité, en remuant dans ses seins ? Est-ce que le cancer a un orgasme ? Qui sait ? C'est le genre de pensée qui me permet de m'évader un peu de cette réalité qui est devenue la nôtre. C'est le genre de pensée qui me fait venir les larmes aux yeux lorsque Elispee n'est pas dans la même pièce que moi. Je ferais n'importe quoi pour elle. J'essaierais même d'aller jusqu'au lac Nueltin.



Le vent nous fouette les paupières. Les mouches noires s'infiltrèrent dans les plis de nos visages. Voyager dans le nord, ce n'est jamais facile. Ça rebondit, ça pique et ça mord, les oiseaux nous tournent autour en cercle comme des vautours, sauf que ce ne sont pas des vautours. Ça fait rigoler Elipsee, tout ça, elle sourit et elle m'encourage.

— Allez, mon Jo! On y va! Le bon temps!

Les mots la font ricaner et elle s'étend à l'arrière du traîneau que Papa nous a prêté. Je lui ai fait une couche avec des fourrures. Des peaux de caribou empilées comme les pancakes du Denny's où je l'ai emmenée une fois, à Winnipeg.

On n'était rien que deux jeunes frais débarqués du Nord, en sortie scolaire dans la grande ville. On ne savait pas comment passer une commande dans un restaurant, merde, on n'était jamais allés au restaurant avant. La serveuse avec ses cheveux jaunes et ses yeux verts, on n'avait jamais vu ça ni l'un ni l'autre.

— C'est Sedna, tu crois? m'avait chuchoté Elipsee à l'oreille.

On s'était installés ensemble du même côté de la banquette.

— Elle a un macaron avec son nom dessus sur sa chemise, Elipsee, ça dit «Edna», lui avais-je chuchoté en retour.

La dame blonde nous donne des menus. On est reconnaissants pour les belles images. Au pensionnat du gouvernement, on nous avait appris à lire certains mots en anglais, mais c'était la première fois qu'on tentait de comprendre un menu.

Elipsee est perplexe alors elle demande c'est quoi, tous ces trucs. Nous, on est habitués à manger un bol de gruau grisâtre accompagné d'un verre de lait, le matin. Je cherchais à l'impressionner, je me suis donc lancé dans une explication très élaborée de la nature des pancakes. Je lui explique que ce sont des rondelles de pâte qui ressemblent un peu à la bannique que préparent les Cris du nord et les Chippewa. Elipsee fronce les sourcils, c'est un non ferme.

Elle ne veut rien savoir de quoi que ce soit qu'un Indien aurait pu manger.

La dame aux cheveux pâles se tient debout près de notre table et veut savoir ce qu'on voudrait boire.

— Du thé! que j'ai répondu beaucoup trop fort, mais je voulais qu'Elipsee me prenne pour un gars de la ville, expérimenté, sans peur et sans reproche.

— Quelle sorte de thé? demande Edna en commençant à s'examiner les ongles, ses ongles d'un rouge éclatant.

Elle mâchouille quelque chose qui ressemble à de la résine de sapin.

— Du thé! que je lui répète.

La dame blanche pousse un soupir et se lance dans une longue énumération qui se termine avec un gars qui s'appelle « Earl Grey ».

Je n'arrive déjà plus à me souvenir de ce que la dame a dit et je veux seulement qu'Elipsee boive un thé.

— On voudrait chacun une tasse de thé noir. Y a vraiment d'autres sortes?

Je lui envoie un sourire qui plonge dans ses yeux verts comme la mer et je comprends pourquoi Elipsee était persuadée que c'était Sedna.

— Crisses d'Indiens, marmonne la serveuse.

Elipsee et moi, on ne peut s'empêcher de sourire et je lui prends la main en dessous de la table.

— Je comprends pas pourquoi Edna-Sedna a les ongles barbouillés comme ça, chuchote Elipsee. Pourquoi les Blanches font ça? Ça sert à quoi?

Je me forçais tellement à être le gars de la ville en train d'impressionner ma petite missionnaire. Je me suis calé dans la banquette, j'ai regardé Elipsee et j'ai dit:

— Ta anaanatsiaq, elle a ses lignes de beauté bleues sur le visage, non? Ben, « Sedna-Edna », elle se met ça sur les doigts.

— Oohh, acquiesce Elipsee. Ça a l'air con, je trouve.

On rigole ensemble en rapprochant nos nez l'un de l'autre.

La serveuse revient vers nous avec deux petites théières de métal et deux tasses blanches.

— Et voilà. Deux thés noirs, parce qu'y en a pas d'autres sortes.

Elle a l'air fatiguée et sur les nerfs. Je lui souris en la remerciant, tout en sachant qu'il me faut maintenant commander les plats. Je me suis préparé cette fois-ci. Je suis prêt. D'une voix forte, je commande deux sandwiches «Moons over my Hammy», pour le côté plein air. Ça va impressionner Elipsee. On a beau être en ville, je sais que c'est important de toujours se souvenir de nos racines et de leur faire honneur.

C'est la première fois qu'on voit des feux de circulation et des routes asphaltées et bien lisses. De jolies maisons avec des arbres devant et partout autour. On a l'impression de se retrouver dans un pays imaginaire, très très loin, un pays rempli de palais. Des rois et des reines avec des couronnes d'or vivent dans chacune de ces maisons. On est des étrangers dans ce paysage urbain.

«Sedna-Edna» passe près de nous avec une assiette qui déborde de pancakes. Elipsee la fixe des yeux et tourne la tête en direction de l'homme devant qui la serveuse dépose le plat.

— Pourquoi les Blancs mangent des banniques indiennes empilées les unes sur les autres? demande-t-elle en me regardant.

— Ils savent pas ce qu'ils font, Elipsee. Faut pas chercher à tout comprendre. Faut juste essayer de profiter du moment qu'on passe ici, dans ce chic resto, d'accord?

Elipsee fronce les sourcils, un oui ferme. J'ai réussi à l'impressionner. Je l'ai emmenée avec moi dans cet endroit qu'on appelle un restaurant. Des Blancs sont en train de nous cuisiner un bon repas. La dame blanche qui prend les commandes est à notre service. C'est le bon temps, en train de se faire en direct.

On nous glisse deux assiettes sous le nez. Nos «Moons over my Hammy» ont l'air du vomi de chien écrasé entre deux épaisses tranches de pain. Elipsee regarde son plat avec un million de points d'interrogation dans les yeux.

Je prends ma fourchette et je lance d'une voix aussi déterminée que possible :

— Aqqaquq!

Je suis persuadé que si on mange très vite, ça ne sera pas si mal. On a l'habitude d'ingérer chaque matin la bouffe que le gouvernement nous sert à l'école, ça ne devrait pas être trop difficile.

Elipsee explore la nourriture qui se trouve dans son assiette avec sa fourchette. Elle soulève une tranche de pain, elle farfouille dans les pommes de terre rissolées, elle approche chaque élément de son nez. Elle finit par abandonner sans avoir rien mangé. « Sedna-Edna » secoue la tête, dégoûtée, en ramassant une assiette vide et une assiette pleine. Elle abat sa main sur notre table en y laissant la facture.

En sortant du restaurant, je suis en colère contre Elipsee. Elle n'a pas apprécié notre petit détour en pleine sortie scolaire. La petite surprise que je nous avais planifiée. Je voulais qu'elle puisse voir la vie comme une fille de la ville et les « Moons over my Hammy » n'avaient pas été à la hauteur.

— Désolée, Jo, murmure Elipsee à mon oreille droite tandis qu'on se dirige vers d'autres palais entourés de routes droites et lisses. Cette nourriture et cette bonne femme, « Sedna-Edna », ça avait juste pas d'allure. Les esprits vont être en maudit après nous, il faut jamais refaire ça.

— Elipsee, que je râle. Moi, je voulais juste te faire passer du bon temps, ici, dans la grande ville. Et regarde ce que tu trouves à faire. Tu fais une folle de toi.

On a seize ans. C'est notre premier désaccord. On est en terre étrangère et Elipsee refuse de manger ce qu'on lui offre sous prétexte qu'un esprit pourrait lui en vouloir.

— Je voulais que t'essayes quelque chose de nouveau, dans une nouvelle place, ils sont pas ici, les esprits!

Elipsee Jonas se tourne vers moi, son regard veut tout dire. Ses pupilles noires luisent comme des étoiles dans une nuit claire.